

violemment les dernières heures de l'existence du pauvre que la terrible vision des *carabins* prêts à se jeter sur sa dépouille ; l'hôpital serait pour lui une chose douce, dût-il y trouver la mort, s'il n'y avait pas derrière l'amphithéâtre avec ses tables de marbre !

Eh bien ! c'est cette science qui s'enseigne avec ce hideux et sanglant appareil que du Verney sut rendre attrayante. Elle devint si fort à la mode que sans parler de ceux pour lesquels l'art devait constituer un patrimoine, les grands, les princes, le roi lui-même, le grand-roi en personne assistaient à ses remarquables démonstrations. Tous oubliant les préjugés de leur époque écoutaient avec intérêt, je dirai même avec passion, cet homme amoureux de la science, qui savait faire passer chez ses auditeurs l'enthousiasme dont il était enflammé.

Lancé dans la voie brillante des travaux anatomiques, du Verney négligea nécessairement un peu la pratique de la médecine proprement dite. Une charité toute chrétienne lui imposa pourtant l'obligation de visiter quelques pauvres malades. Des confrères qui avaient foi dans ses connaissances sur la structure du corps humain l'appelaient aussi dans des cas où le diagnostic était indécis.

Mais il préféra toujours s'adonner à son goût pour les dissections et fit plus ainsi pour l'avancement de la science que tous les archiatres, qui de son temps se mêlaient de purger et de saigner. On peut aisément se consoler de n'avoir point été un Fagon ou un d'Aquin quand on a compté les noms les plus célèbres de l'Europe parmi ses disciples : Winslow, Pittcarne, Valsalva, etc...

Aussi tout en reconnaissant combien le rôle du praticien même le plus obscur est beau au point de vue de la philanthropie, je ne crois pas rabaisser le mérite de mon illustre compatriote en disant qu'il s'attacha plutôt à être